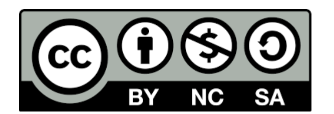
Acta Philologica vol. 58 (2022): 25–33
ISSN 0065-1524
DOI: 10.7311/ACTA.58.2022.3



Ewa Kalinowska
Uniwersytet Warszawski
e.kalinowska@uw.edu.pl

Dictature à l'envers : le discours satirique dans *La revanche de Bozambo* de Bertène Juminer

Regime Upside-down: Satirical Discourse in *Bozambo's Revenge* by Bertène Juminer

Received: 28.11.2021 *Accepted: 27.03.2022*

Abstract: The paper aims to shed light on Bertène Juminer's novel *Bozambo's Revenge*, in which the world is inverted: the Baoulian Republic (Africa) has colonized the Western Baoulian Europe (France) and black people are the ruling class. Juminer portrays commonly held assumptions about the political and economic order by means of bitter irony. Humour and satire are omnipresent in the plot, characters, language and style. The article demonstates that the novel, embedded as it is in political science fiction, is not purely comical and can be interpreted in terms of social critique.

Keywords: Bertène Juminer, French-Speaking Novel, Satire, Irony, Political Science Fiction

Premières données

Paru en 1968[1], le roman *La revanche de Bozambo* de l'écrivain guyanais Bertène Juminer n'a pas connu un franc succès, il a été passé quasiment sous silence. La critique ainsi que les lecteurs s'occupaient certainement plus des deux romans célèbres qui ont été publiés la même année – *Les soleils des indépendances* d'Ahmadou Kourouma, bouleversant tant par le contenu que par la langue française africanisée, et *Le devoir de violence* de Yambo Ouologuem, provocateur, impitoyable et détruisant la vision de l'Afrique précoloniale paradisiaque.

1 Présence Africaine, 1968 pour la première édition. La suivante n'a eu lieu qu'en 2000.

Ce roman, longtemps mis en oubli, émanait de l'auteur qui ne se présentait jamais comme écrivain. Juminer[2], médecin et professeur des universités, affirmait être arrivé à l'écriture « par étourderie », comme s'il s'agissait de hasards survenus lors de ses voyages et parcours professionnels, liés toujours à la médecine : en Tunisie, Juminer a pu rencontrer Frantz Fanon ; au Sénégal, il a pris connaissance des activités des milieux culturels négro-africains ; en France, en Guyane et à Guadeloupe, il a pu entrer en contact avec diverses manifestations de la culture et de la littérature noires. Force est de reconnaître qu'une telle attitude ainsi que l'œuvre de modestes dimensions ne contribuaient ni à sa valorisation, ni à une entrée au panthéon de la littérature négro-africaine et négro-caribéenne.

La revanche de Bozambo mérite pourtant des lettres de noblesse – pour son traitement inhabituel du sujet de la colonisation, pour son humour souvent caustique, pour l'ironie et la satire qui s'y expriment. *La revanche de Bozambo* présente le monde inversé et pourtant connu : il existe les Noirs et les Blancs, les colonisateurs et les colonisés, les civilisés et les sauvages (Simedoh Kokou 154-187). Les relations s'appuient sur la domination absolue des uns sur les autres, l'exploitation, la force, la violence, la contrainte ainsi que, systématiquement, le mépris. Rien dans cette caractéristique générale et concise ne semble surprenant. L'histoire fournit, à profusion, des exemples de peuples qui voulaient conquérir d'autres territoires (avec leurs habitants, évidemment) pour les soumettre à la domination et l'exploitation. Une très large part de l'histoire humaine se résume à une volonté d'asservissement des uns par les autres. Le plus fort dicte sa loi au plus faible, peu importe le bon droit.

Seulement, chez Juminer, la capitale du pays colonisé, c'est Bantouville, ville située en plein centre de l'Europe Occidentale Baoulienne (EOB), au bord de la Sékouane ; le lecteur en est prévenu dès la première phrase : « À en croire certains chroniqueurs, Bantouville serait une sorte de petit paradis que le génie africain a fait surgir d'un marécage aux berges de la Sékouane, rivière indolente et capricieuse que les natifs nomment communément la Seine » (Juminer 11). Habitants et voyageurs voient au quotidien la tour Abdoulaye, ils se promènent dans l'Avenue des Champs-Baobabs ou bien à la Butte Mozamba[3]. Les rues et les places portent les noms de personnalités et phénomènes importants du monde noir, comme « rue Birago[4], avenue Modibo[5], place des Hosties-Noires[6], boulevard

---

2 Né en août 1927 à Cayenne (Guyane), Juminer est mort en mars 2003 à Trois-Rivières (Guadeloupe). À part le roman *La revanche de Bozambo,* il en a publié quatre : *Les Bâtards* (1961, édition de 1977 – préfacée par Aimé Césaire) ; *Au Seuil d'un nouveau cri* (1963), *Les Héritiers de la presqu'île* (1979, Prix littéraire des Caraïbes), *La Fraction de seconde* (1990).

3 Si quelque doute se maintenait quant à l'identification de la Butte Mozamba comme la Butte Montmartre, il est dissipé par la basilique construite sur ladite butte (Juminer 12, 34, 90).

4 Référence probable à Birago Diop (1906-1989), écrivain sénégalais, ambassadeur du Sénégal indépendant en Tunisie entre 1960 et 1966, donc à la même période que Juminer travaillait à l'Institut Pasteur de Tunis.

5 Référence probable à Modibo Keïta (1915-1977), premier président du Mali indépendant entre 1960 et 1968.

6 Il s'agit du titre du second recueil poétique de Léopold Sédar Senghor, paru en 1948. Serait-ce aussi une allusion aux lieux parisiens réels - la place Blanche (9e arr.) ou la rue des Blancs-Manteaux (4e arr.) ?

Sékou[7] » (Juminer 22). Les indigènes portent des vestons et pantalons, tenues banales de la population locale, ce qui témoigne des préférences primitives, puisque le seul vêtement civilisé digne de ce nom, c'est le boubou (Smith Jr. 25-27).

Développements

En effet, les Africains ont fait de la France, « sclérosée, étiolée » *(Juminer 22)*, sous-développée et déchirée par divers conflits, leur colonie en y apportant la civilisation et le progrès. Le renversement est total ; la Baoulie, république africaine, fait la loi et les indigènes blancs sont obligés de se soumettre sans rechigner – vu que, de toute façon, ils ne méritent en aucune manière un meilleur traitement de par leur manque d'intelligence et de culture : « L'Europe civilisée ? Trêve de plaisanterie ! Elle n'était qu'un désert ou presque, livré à l'anarchie et au brigandage jusqu'à l'installation des comptoirs coloniaux » (Juminer 12). L'infériorité de l'Europe est confirmée par la nature : « Le Dieu unique et tout-puissant est le Baobab, qui ne pousse pas en Europe ; signe que ce continent n'est pas d'essence divine » (Juminer 85).

Le roman apparaît ainsi comme une œuvre de politique-fiction, ceci semble évident dès les premières phrases et cette première observation se prolonge au fur et à mesure que l'action avance. Les Blancs sont réduits à exercer des métiers de moindre importance, n'exigeant pas de qualités particulières ; de toute manière, ils sont au service des maîtres noirs. Ils vivent misérablement de petits boulots, sont souvent en conflit avec la police, ce qui est pratiquement inévitable s'ils se trouvent en métropole, donc en Baoulie, donc en Afrique noire. Là, ils supportent toutes sortes de persécutions et d'humiliations, visibles surtout lors de diverses situations formelles, dans des lieux publics où des avertissements sont visibles : « Ici, ni chiens, ni Blancs » (Juminer 39) ou, plus encore, lors de l'entrée sur le territoire baoulien :

> Dès la descente du train, l'indigène blanc doit passer au crible de la douane et du service des migrations internes […] La colonne blanche qui patiente devant chaque guichet reste silencieuse, flanquée çà et là de valises, couffins ou paquets déposés aux pieds de leurs propriétaires désabusés, davantage préoccupés de rassembler les documents exigés : permis de circulation, certificat de baptême baobabiste, de travail, de bonne vie et mœurs, de non-contagion, de domicile personnel à Bantouville, enfin, permis d'avoir un permis. (Juminer 12-13)

En matière d'inégalités et d'injustices, rien de nouveau. Sont ainsi repris, mot pour mot ou presque, les jugements qui avaient pour but de justifier la colonisation. La seule différence, c'est que les maîtres, ce sont les Noirs, les Africains, et les discriminés, les Blancs.

Le monde inversé ne se limite pas à l'Afrique subsaharienne : en dehors de la République baoulienne, le narrateur mentionne aussi la République maghrébine, qui

7 Référence probable à Ahmed Sékou Touré (1922-1984), homme politique charismatique, président de la Guinée indépendante depuis 1958.

a colonisé la Corse[8]. La vision d'un roman de politique-fiction s'approfondit et acquiert de nouvelles nuances : les lecteurs se trouvent face à un pastiche de la situation politique de l'époque. Les allusions aux guerres coloniales (Indochine, Algérie), perdues en réalité par la France, renforcent les suppositions concernant les pertes de prestige sur la scène internationale et le renversement hypothétique (qui devient réel dans le roman).

Les dirigeants africains gèrent les territoires colonisés d'une main de fer et imposent des adaptations obligatoires dans tous les domaines de la vie publique, y compris dans le fonctionnement de cycles de la nature. Quatre saisons de l'année – printemps, été, automne, hiver – sont reléguées aux archives folkloriques, « car il n'y a que deux saisons en Europe colonisée : l'hivernage et l'estivage ; les autorités africaines ayant décidé qu'à l'image des hommes le climat devait se plier au plan d'intégration générale et contrôlée » (Juminer 44)[9]. Les noms des mois et des jours de la semaine ont aussi changé : le colonel Sar date son rapport de « lunal 16 bananôse » (Juminer 46).

Par l'intermédiaire de la propagande visible dans divers médias, les colonisateurs ont réussi à conditionner les colonisés et les convaincre de la supériorité noire africaine par rapport à leur propre sous-civilisation blanche. À défaut de former des projets de voyages et séjours en Afrique, ce qui est impossible pour la plupart des indigènes blancs, des plans plus modestes et réalisables sont formulés et, s'il n'est pas possible de rêver de la Baoulie, on se concentre sur Bantouville, ville de la culture, devenue telle grâce à la présence et la gouvernance bénéfiques des administrateurs noirs :

> Bien des indigènes de l'arrière-pays, rassérénés par l'existence d'une capitale d'aussi belle facture, finissent par en ressentir une fierté sans mélange, par remercier le sort de les avoir fait naître sur cette portion d'Europe concernée par l'expansionnisme africain. Vivant dans le secret espoir de connaître enfin cette ville privilegiée qui leur appartient malgré tout, ils rêvent de déambuler gaillardement sur ses grands boulevards, de visiter ses monuments fameux tels que la tour Abdoulaye, toute métallique et trapézoïdale, dont la pointe d'acier s'élève à cent cinquante brasses dans le ciel, ou la splendide basilique baobabiste construite sur la butte Mozamba, point culminant de la cité. (Juminer 11-12)

Sans aucun doute, de tels passages font sourire vu toutes les associations et allusions qui surgissent lors de la lecture. En même temps, il devient clair qu'il ne s'agit pas nécessairement d'un rire bon enfant et que c'est plutôt l'humour ravageur, perceptible de manière directe dès les premières pages du texte et s'exprimant à tous les niveaux – intrigue, personnages, cadre spatio-temporel, références aux faits et réalités extra-littéraires, langue de la narration et celle des personnages (Ramat 93-94).

8 Ce qui provoque inévitablement une association quasi transparente à la guerre d'Algérie ; avec ce changement que c'est la France (non nommée) qui est colonisée par le Maghreb. Sont également évoquées les « Provinces-Unies des Amériques » où les Blancs subissent la ségrégation raciale (Juminer 22).

9 Cette approche trouve sa continuation logique et linguistique : dans les rues de Bantouville circulent les marchands des deux-saisons (Juminer 90).

Humour – ironie et satire

Les références historiques et culturelles sont plus que nombreuses, il n'est pas exagéré de dire qu'elles fourmillent. Le répertoire complet aurait aisément fait l'objet d'une étude en fournissant de la matière à d'amples analyses d'ordre linguistique et culturel.

Quelques documents sont cités ou mentionnés ; ils émanent tout aussi bien des dirigeants noirs que des ténors de la résistance blanche. Ils reprennent et reproduisent fidèlement les formules connues de textes authentiques (Simedoh Kokou 61-70), communiqués de l'administration coloniale française ou appels à la conscience des Noirs colonisés. De ce point de vue, le texte d'Escartefigue, chef informel des Blancs révoltés, intitulé « Qu'est-ce que le colonialisme baoulien ? » (Juminer 52-62)[10], est particulièrement intéressant et riche en associations : entre autres, au « parler petit-blanc » ou à l'enseignement scolaire de l'histoire par lequel les enfants blancs apprennent que leurs ancêtres, c'étaient des Baouliens à la peau noire et aux cheveux crépus. Méritent une mention particulière les pages (Juminer 105-111) qui présentent et analysent le profil de divers périodiques publiés en EOB, dont les titres rappellent irrésistiblement, quoique sous une forme renversée, les titres de la presse française : *L'Univers, Le Crépuscule, Baoulie-Soir* ou encore *Le Toucan déplumé*[11] (Smith Jr. 28-29).

Ayant subi la traite, connu l'esclavage et le travail forcé, les Blancs sont soumis à la domination stricte des Noirs ; aussi veulent-ils faire reconnaître leur humanité d'hommes blancs et lancent un « mouvement de la blanchitude », avec comme organe de diffusion de leurs idées, la « fameuse Revue blanche »[12], ce qui est un rappel automatique du mouvement de la négritude et des périodiques édités dans les milieux négro-africains depuis les années 1930.

Un des leaders blancs publie un livre, le *Registre d'un retour à la terre ancestrale*, où il affirme son identité raciale : 'Ma blanchitude n'est ni un fromager ni un baobab', comme l'avait fait en 1939 Aimé Césaire dans son *Cahier d'un retour au pays natal*. Par ailleurs, les révoltés blancs trouvent leurs partisans parmi les Noirs : « des hommes et des femmes de race noire se sont intégrés à cette lutte qui visait à briser le joug impérialiste africain : […, un] livre saisissant, *La Turne de l'Oncle Jules*[13] » (Juminer 37-38). Une autre

---

10 Certains passages de l'appel d'Escartefigue semblent se rapprocher à des fragments de *Peau noire, masques blancs* de Frantz Fanon. Une analyse comparative détaillée ferait l'objet d'une étude particulière.

11 En référence aux périodiques français suivants : *Le Monde, Le Matin, France-Soir, Le Canard enchaîné.*

12 Il s'agit probablement d'une allusion à *La Revue du Monde Noir / Review of the Black World* (1931-1932), dir. Paulette Nardal et Leo Sajous. 6 numéros : du n° 1 (novembre 1931) au n° 6 (avril 1932) : www.revues-litteraires.com/ (consulté le 5.04.2022). Ne pas confondre avec *La Revue noire*, périodique consacré à l'art contemporain d'Afrique, publié depuis 1991 : www.revuenoire.com/ (consulté le 7.04.2022).

13 C'est l'allusion bien lisible au célèbre roman de Harriet Beecher Stowe, *Uncle Tom's cabin : or, Life among the lowly* (1851-1852 – publication en feuilleton, 1852 – édition en livre). La traduction en français par Léon Pilatte – *La Case de l'oncle Tom* – est sortie en 1852, aux éditions V. Mangin, sises à Nantes.

personnalité importante n'est autre que « le grand Moktar Hélas […] qui vit retiré dans son douar d'origine à Colibri-les-deux-Mosquées » (Juminer 162), ce qui constitue une allusion savoureuse au général de Gaulle et son domaine de Colombey-les-Deux-Églises. Il n'est pas hors lieu de rappeler que lors de la publication de *La revanche de Bozambo*, Charles de Gaulle occupe son poste de président de la République française.

À plusieurs reprises sont mentionnés les tirailleurs gaulois, ce qui est un rappel évident des tirailleurs sénégalais, un corps militaire appartenant aux troupes coloniales françaises, constitué en 1857 et actif jusqu'à 1960-1962, mémorable pour ses services héroïques, notamment pendant la Grande Guerre, et immortalisé par de très nombreuses œuvres littéraires[14].

Les références sont majoritairement sérieuses, car elles rappellent des réalités et faits difficiles, sinon dramatiques, mais il faut reconnaître qu'il en existe aussi qui sont tout simplement drôles, comme le prouvent : le personnage du sorcier militaire Keskonfé-Dessu, les affiches annonçant le dernier film de B.B., « une négresse fort séduisante » – Bora Belkoukoune (Juminer 24), l'adresse à laquelle est porté un pli – « rue des Flamboyants, du côté de chez Souane » (Juminer 146), de nombreux sigles mettant à mal la manie française de leur utilisation[15] ou encore des injures adressées aux indigènes blancs, traités de « batracophages » (Juminer 143).

Toutes les allusions historiques et culturelles permettent de placer *La revanche de Bozambo* parmi les œuvres érudites qui d'un côté, confirment les connaissances approfondies de l'auteur et de l'autre, font passer des commentaires ironiques grinçants dont la portée dépasse largement les limites chronologiques et reste actuelle, même au début du XXIe siècle (Liljesthröm, Sévigny-Côté 1-8).

Langue : calembours et trouvailles cocasses

La langue participe pleinement à ce monde renversé (Van den Avenne 263-275) : jeux de mots, antonymes, hyperboles ou euphémismes illustrent la réinvention du langage qui s'opère par l'inversement des codes (Simedoh Kokou 38-56).

Les adjectifs (ou les noms) « noir » ou « blanc » dans diverses expressions imagées sont systématiquement remplacés par leurs antonymes, ce qui inverse le sens et crée un effet comique, p. ex. certains « triment comme des Blancs », d'autres « passent des nuits noires » à « broyer du blanc », il faut des fois « montrer patte noire » pour accéder à un lieu strictement gardé, un des membres de la résistance a « un œil au beurre blanc » après avoir été arrêté et malmené par la police. Il arrive que des personnages, noirs ou

14 Il sera utile de rappeler que de nombreuses personnalités exceptionnelles ont combattu dans les rangs des tirailleurs sénégalais. Que soient cités Léopold Sédar Senghor, Ousmane Sembène et Ahmadou Kourouma. Pour en savoir plus sur les tirailleurs noirs : www.france24.com/fr/tag/tirailleurs-s%C3%A9n%C3%A9galais/ (consulté le 25.10.2021).

15 À titre d'exemple : GPRC – Gouvernement provisoire de la République corse (Juminer 21), SBCBTT - Section bantouvilloise de la Confédération baoulienne des Travailleurs temporaires (Juminer 51).

blancs, font « chou noir » et, sous l'influence d'une fureur blanche, utilisent une arme noire ainsi que, au lieu de « rire sous cape », ils rient « sous boubou ». Il y en a aussi qui sont connus comme des « loups noirs ». Quelques passages présentent des suites ou expressions cocasses, ce qui est atteint à l'aide des figures rhétoriques de disposition, comme des allitérations et rimes à un effet de toute évidence comique (Smith Jr. 28-29) :

> Ici la Racaille fourmille dans chaque famille ; la Flicaille roupille, estampille, houspille, bousille pour une vétille ; sans crier gare, la Valetaille en guenilles sort de sa coquille, pétille, puis dégobille ses broutilles ; noire, la Volaille babille, nasille, maquille et frétille dans sa peau de sapotille ; blanche, elle déshabille sa pacotille, puis titille, mordille ou grapille dans le piège à filles ; prise en chasse, la Piétaille décanaille à la godille comme gerbilles dans un jeu de quilles » (Juminer 86).

De tels fragments sont à l'origine d'un amusement simple, franc, sans arrière-pensées. Sans aucun doute, le roman fait sourire à de très nombreuses reprises ; si c'était l'objectif de Juminer, il a bien été atteint. Ce sourire, suscité de différentes manières et par divers moyens, réfléchis, plus ou moins sophistiqués ou, à l'opposé, très simples, accompagne le lecteur dès la première jusqu'à la dernière page (Liljesthröm, Sévigny-Côté 95-108).

Au-delà du comique

Tout en appréciant les aspects ludiques du renversement à tous les niveaux et les jeux de mots, il est légitime de formuler d'autres hypothèses, en dehors de la volonté d'amuser le lecteur ou de l'amener à sourire (Smith Jr. 31).

Le monde peint est connu, avec ses injustices, discriminations et fractures sociales. Les sociétés basées sur la loi du plus fort ont mis en place : l'esclavage, la colonisation, l'impérialisme, les guerres, les génocides, l'extermination de certaines populations pour l'appropriation de leurs terres et autres exactions. Les colons sont majoritairement de parfaits arrivistes et profiteurs sans grand sens moral – ceci pourrait constituer une image fidèle de la colonisation française en Afrique et n'aurait suscité ni surprise, ni critique de la part des milieux intellectuels africains ou antillais. Seulement, dans le monde renversé, ce ne sont pas les colonisateurs blancs qui sont stigmatisés : « L'ouvrage de Juminer ne plut pas. Ni l'écriture brillante et caustique ni l'originalité du propos ne suffirent à atténuer l'axiome idéologique, à savoir ‹ les nègres ne sont pas meilleurs que les autres races. Placés dans les mêmes situations, ils seraient ni plus ni moins impérialistes ›. Voilà ce qu'‹ on › ne désirait pas entendre » (Kesteloot 248).

La répression est forte en Baoulie contre tous ceux qui veulent et osent réclamer la liberté, revendiquer des droits pour les opprimés. Ces derniers se voient obligés de mettre en œuvre diverses ruses pour inciter à l'action et ne pas laisser les consciences s'endormir. Les dirigeants noirs dénigrent et méprisent les populations colonisées : « le Blanc colonisé est un primitif paresseux, monogame donc immoral, chrétien donc profane, sans histoire donc inculte » (Juminer 53).

Au sein des services de l'ordre, s'il en existe qui font leur travail avec application, d'autres sont des opportunistes qui ne tendent qu'à gagner une promotion. Le roman

est donc construit sur l'idée de la guerre intestine que se livrent des acteurs de la vie publique, tous noirs – le commandant Adiami et le chef de la Sûreté fédérale Bozambo (d'où le titre du roman).

Le problème se pose sans doute à une échelle plus générale, sinon universelle. Dans le monde actuel, des populations entières subissent des maltraitances, connues de tous ; et cela subsiste malgré tous les règlements officiels stipulant que ces mauvais traitements auraient dû cesser depuis longtemps. Ceux qui appartiennent à la majorité dominante se croient intouchables et agissent en ayant conscience qu'ils risquent peu. Des abus et dérapages ne font que se multiplier.

Ne s'agirait-il pas de susciter une réflexion et de faire prendre conscience que les rôles pourraient être inversés dans l'avenir ? Qu'il serait peut-être utile d'agir avec plus de discernement et de justice ? Le temps est peut-être arrivé d'accepter l'idée que le devenir d'un peuple est lié à celui des autres ; il serait donc utile de prendre en compte non seulement ses propres intérêts, mais réfléchir à ceux de l'autre, ne serait-ce qu'à un niveau modeste. Ainsi, le lecteur est-il amené à prendre ses distances par rapport à la dimension satirique et pamphlétaire pour se poser des questions plus que sérieuses, sinon existentielles.

L'épilogue de *La revanche de Bozambo* semble optimiste (Smith Jr. 33) – « Bantouville vit des heures de liesse. Le message radio-télévisé du président Mango Zékodène a déclenché un enthousiasme délirant » (Juminer 175). Il ne serait pas hors sujet de se reférer au fameux tube *Les Indépendances cha cha*[16] qui exprimait en 1960 une joie et un engouement sans limites qui se sont fait connaître dans les pays africains indépendants. Néanmoins, peu de temps a suffi – huit années à peine – pour que les auteurs africains et antillais expriment déceptions et désenchantements, comme l'ont fait Kourouma et Ouologuem publiant leurs romans en 1968. La même année, Juminer reste méfiant face à l'enthousiasme final, son ironie et la note satirique omniprésentes dans l'œuvre le prouvent. Et force est d'admettre que, après quelques décennies écoulées, la méfiance avait sa raison d'être ; les réponses aux questions existentielles susmentionnées ne sauraient pas être positives, jusqu'à la preuve du contraire. Mais le propre de l'homme est d'espérer :

> À coup sûr, il y aura miracle. Il y aura amour et commerce des corps. Tu monteras et descendras toute la gamme de l'amour […]. Il est parfois des lueurs qui percent le poids des nuages. L'instant se fera éternité. Les nuages, couronne d'ombre et pluies et bénédiction. À coup sûr, il y aura des danses et des danses. Et les clameurs de joie dans la vallée de la vie. (Waberi 1988)[17]

16 V. le tube de Joseph Kabasele Tshamala (appelé Grand Kallé, musicien congolais de la RDC) – *Indépendance Cha Cha*, créé en 1960 : www.youtube.com/watch?v=RxkZ95PYcrM, paroles – version originale (lingala, tshiluba, kikongo) et traduction en français – https://fr.wikipedia.org/wiki/Ind%C3%A9pendance_Cha_Cha (sites consultés le 19.07.2022).

17 Cette citation, issue du roman de Waberi, *Aux États-Unis d'Afrique*, de trente ans postérieur par rapport à celui de Juminer, est entièrement justifiée. L'auteur djiboutien, tout comme l'avait fait Juminer plus tôt, présente la vision du monde « à l'envers ».

Bibliographie

Juminer, Bertène. *La revanche de Bozambo*. Paris – Dakar : Présence Africaine, 2000.

Kesteloot, Lilyan. *Histoire de la littérature négro-africaine*. Paris : Karthala – AUF, 2004.

Liljesthröm, Valeria & Sévigny-Côté, Yasmina, éd. « Écritures francophones. Ironie, humour et critique sociale ». *Recherches francophones* 4. Québec : Presses de l'Université de Laval, 2019.

Ramat, Christine. « Plurilinguisme et altérité dans les écritures francophones ». *Carnets : revue électronique d'études françaises* 7 (2016) : 91-102.

Simedoh Kokou, Vincent. *L'humour et l'ironie en litterature francophone subsaharienne. Une poétique du rire*. Thèse de doctorat. Kingston : Queen's University, 2008.

Smith Jr., Robert P. « Racial imperialism as satire and humor: Bertène Juminer's 'La revanche de Bozambo' ». *CLA Journal* 26/1 (1982) : 23-33.

Van den Avenne, Cécile. « Reprise et détournement d'un stéréotype linguistique : les enjeux coloniaux et postcoloniaux de l'usage du „petit nègre" dans la littérature africaine ». *Littératures francophones. Parodies, pastiches, réécritures*. Éd. Gauvin Lise, Vanden Avenne Cécile, Corinus Véronique, Selao Ching. Lyon : ENS Éditions, 2013. 263-275.

Waberi, Abdourahman A. *Aux États-Unis d'Afrique*. Arles : Actes Sud, 2008.